

UNE VÉRITÉ
SI DÉLICATE

JOHN le CARRÉ

UNE VÉRITÉ SI DÉLICATE

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ISABELLE PERRIN

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *A Delicate Truth*
Éditeur original : Viking/Penguin Books, Londres
© David Cornwell, 2013
ISBN original : 978-0-670-92279-6

ISBN 978-2-02-111393-8
e-pub : 978-2-02-111394-5

© Éditions du Seuil, octobre 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour VJC

Nul hiver ne saurait contrarier la vigueur du
printemps.

JOHN DONNE

Quand on dit la vérité, on est sûr, tôt ou tard,
d'être découvert.

OSCAR WILDE

Au deuxième étage d'un hôtel sans caractère de cette colonie de la Couronne britannique qu'est Gibraltar, un quinquagénaire au corps délié faisait les cent pas dans sa chambre. Ses traits typiquement anglais, harmonieux et respirant l'honorabilité, laissaient néanmoins deviner un tempérament coléreux poussé à la limite de son endurance. Quelque universitaire angoissé, aurait-on pu penser en observant la voussure et le pas élastique du lettré, ainsi que la mèche vagabonde poivre et sel qu'il devait sans cesse discipliner d'un petit revers de son poignet anguleux. Rares sont ceux qui auraient pu soupçonner, si débordante que soit leur imagination, qu'il s'agissait d'un cadre moyen de la fonction publique britannique arraché à son poste dans l'un des services les plus prosaïques du Foreign Office, ministère des Affaires étrangères et du Commonwealth de Sa Majesté, pour aller accomplir une mission top secret et hautement sensible.

Son prénom d'emprunt, comme il s'obligeait à se le répéter, parfois même à voix haute, était Paul, et son nom de famille, pourtant facile à retenir, Anderson. Quand il allumait la télévision, l'écran affichait *Bienvenue, Monsieur Paul Anderson. Quel meilleur prélude à votre repas qu'un apéritif offert par la maison à la Cambuse de lord Nelson !* Le point d'exclamation en lieu et place du point d'interrogation requis horripilait le puriste en lui. Il n'avait pas quitté le peignoir en éponge blanc de l'hôtel depuis le début de son incarcération, sauf lorsqu'il avait en vain essayé de dormir et l'unique fois où il était monté en douce à une heure peu catholique pour manger seul dans la brasserie sur

le toit-terrasse que balayaient les effluves de chlore venus de la piscine sise au troisième étage de l'immeuble d'en face. Comme beaucoup d'autres choses dans cette chambre, le peignoir, trop court pour ses longues jambes, empestait le tabac froid et le parfum d'ambiance à la lavande.

Tout en arpentant la pièce, il s'entêtait à extérioriser ses sentiments sans la retenue de rigueur dans sa vie professionnelle, ses traits crispés exprimant une perplexité sincère, puis, l'instant d'après, dans le miroir en pied vissé sur le papier peint écossais, un air furibond. De temps en temps, il se parlait tout seul pour se défouler ou s'encourager. À voix haute, là encore ? Quelle différence, quand on était bouclé dans une chambre vide sans personne pour vous écouter hormis une photo colorisée de notre chère jeune souveraine chevauchant un alezan ?

Sur une table en formica gisaient les restes d'un club-sandwich qui avait chèrement vendu sa peau et une bouteille entamée de Coca-Cola tiède. Bien qu'il lui en coûtât, il ne s'était pas autorisé une goutte d'alcool depuis qu'il avait pris possession de la chambre. Le lit assez grand pour six, qu'il avait appris à abhorrer plus qu'aucun autre auparavant tant son dos le faisait souffrir dès qu'il s'étendait dessus, s'ornait d'une courtepoinette imitation soie d'un cramoisi éclatant, sur laquelle reposait un téléphone portable d'apparence anodine dont on lui avait garanti qu'il répondait aux normes de cryptage les plus strictes, ce qu'il ne pouvait guère mettre en doute malgré sa confiance limitée en ces choses-là. Chaque fois qu'il passait devant, il lui adressait un regard lourd de reproche, d'impatience et d'agacement.

Paul, j'ai le regret de vous informer que vous serez tenu au secret durant toute la mission, en dehors des communications d'ordre opérationnel, le prévient laborieusement la voix sud-africaine d'Elliot, son commandant en chef autoproclamé. Si votre charmante famille devait affronter en votre absence quelque crise malheureuse, qu'elle fasse part de ses ennuis à l'assistante sociale de votre service, qui transmettra. Me suis-je bien fait comprendre, Paul ?

Tout à fait, Elliot. Vous y avez mis le temps, mais on y arrive.

Il s'approcha de la baie vitrée démesurée à l'autre bout de la chambre et, à travers les voilages crasseux, leva un regard mauvais en direction du légendaire Rocher de Gibraltar qui, cireux, ridé et distant telle une douairière outragée, lui rendit son regard mauvais. Pour la énième fois, par habitude ou impatience, il consulta l'heure sur sa montre d'emprunt et la compara aux chiffres verts du radioréveil posé près du lit. Cette montre en acier cabossée au cadran noir avait remplacé à son poignet la Cartier en or que son épouse bien-aimée lui avait offerte pour leurs vingt-cinq ans de mariage grâce à l'héritage d'une de ses multiples tantes défunes.

Non, stop ! Paul n'a pas d'épouse, enfin ! Paul Anderson n'a ni épouse ni fille. Paul Anderson vit en ermite, bon sang !

« Nous ne pouvons pas vous laisser porter ça, mon cher Paul, le tance une femme très maternante malgré son âge identique au sien, voici une éternité, dans le pavillon en brique rouge proche de l'aéroport de Heathrow où elle-même et sa collègue, attentionnée comme une sœur, le déguisent pour son rôle. Pas avec ces jolies initiales gravées dessus, allons ! Vous seriez obligé de dire que vous l'avez chipée à un homme marié, pas vrai, Paul ? »

Résolu par principe à toujours se comporter en chic type, il rit de ce bon mot, puis la regarde écrire *Paul* sur une étiquette adhésive avant de remiser sa montre en or et son alliance dans un coffre où elles resteront pendant ce qu'elle appelle *toute la durée des opérations*.

* * *

Mais qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour atterrir dans ce trou perdu ?

J'ai sauté ou on m'a poussé ? Ou bien un peu des deux ?

Veillez décrire, en quelques parcours bien choisis à travers la chambre, les circonstances précises de l'improbable voyage qui vous a mené de votre délicieux train-train à l'isolement carcéral sur un caillou colonial britannique.

* * *

« Comment se porte votre chère pauvre épouse ? »

Future retraitée mais pas encore tout à fait, la glaciale reine du Service du Personnel, aujourd'hui pompeusement rebaptisé Ressources humaines pour des raisons que la raison ne connaît point, l'a convoqué sans un mot d'explication dans son noble boudoir, un vendredi soir, à l'heure où les bons citoyens se hâtent de rentrer chez eux. Tous deux sont ennemis de longue date. S'ils ont quelque chose en commun, c'est bien le sentiment d'être parmi les derniers d'un monde.

« Merci, Audrey, mais le "pauvre" est de trop, et je m'en réjouis, rétorque-t-il avec la légèreté invétérée qu'il affecte pour de tels duels à mort. "Chère", oui ; mais pas "pauvre". Elle est en rémission complète. Et vous, la pleine forme ?

– Donc vous pouvez la quitter ? enchaîne Audrey sans répondre à cette aimable question.

– Grands dieux, non ! Qu'entendez-vous par là ? s'offusque-t-il, s'accrochant obstinément à son badinage.

– Ce que j'entends par là ? Quatre jours au secret, cinq grand maximum, dans un climat vivifiant à l'étranger, ça pourrait vous intéresser ?

– Il se trouve que cela pourrait vivement m'intéresser, Audrey. Notre fille loge chez nous en ce moment, alors ça ne pourrait pas mieux tomber, étant donné qu'elle est docteur en médecine, ne peut-il s'empêcher d'ajouter tant il est fier de sa réussite, réussite qui ne paraît nullement impressionner Audrey.

– Je ne sais pas de quoi il s'agit et je n'ai pas besoin de le savoir, dit-elle en réponse à une question qu'il ne lui a pas posée. Il y a un jeune secrétaire d'État dynamique du nom de Quinn, là-haut, vous en avez peut-être entendu parler, et il souhaite vous voir immédiatement. Au cas où la nouvelle n'aurait pas atteint les confins du Service des Contingences logistiques, il débarque

du ministère de la Défense, ce qui n'a rien d'un titre de gloire, mais c'est ainsi. »

Où va-t-elle chercher ça ? Bien sûr que la nouvelle l'a atteint ! Il lit les journaux. Il regarde *Newsnight*. M. le député Fergus Quinn (Fergie pour les intimes et les autres) est un Écossais bagarreur, la « bête intellectuelle » de l'écurie New Labour, selon sa propre formule. Grande gueule, agressif et menaçant devant les caméras de télévision, il s'enorgueillit en outre d'être, au nom du peuple, le pourfendeur de la bureaucratie étatique, vertu louable vue de loin, mais moyennement rassurante quand il se trouve qu'on est membre de cette même bureaucratie étatique.

« Quand vous dites “immédiatement”, vous voulez dire maintenant, tout de suite, Audrey ?

– C'est ce que j'ai cru comprendre quand il a utilisé le mot “immédiatement”, oui. »

Donnant sur l'antichambre ministérielle désertée depuis longtemps par le personnel, la porte en acajou du bureau, solide comme l'acier, est entrouverte. On frappe et on attend ? Ou bien on frappe et on pousse ? Il combine les deux solutions et s'entend dire : « Ne restez pas planté là. Entrez donc, et fermez la porte derrière vous. » Il s'exécute.

Engoncé dans un smoking bleu nuit, portable collé à l'oreille, le jeune secrétaire d'État dynamique se tient devant une cheminée en marbre au foyer rempli de papier métallisé rouge en guise de flambée. Dans la vraie vie comme à la télévision, c'est un homme râblé au visage de catcheur, au cou puissant, aux cheveux roux coupés ras et aux yeux vifs et avides.

Derrière lui, un tableau du XVIII^e siècle représentant un bâtisseur de l'Empire en culotte et bas de soie s'élève jusqu'au plafond. L'œil rendu malicieux par la tension du moment ne peut s'empêcher de rapprocher ces deux personnages en apparence si différents : Quinn a beau soigner son image d'homme du peuple, tous deux ont la moue de l'aristocrate agacé et tous deux font porter le poids du corps sur une jambe en pliant l'autre genou. Le jeune secrétaire d'État dynamique s'apprête-t-il à lancer une

expédition punitive contre les Français honnis ? Ou bien, au nom du New Labour, à vilipender la folie de la populace hurlante ? Ni l'un ni l'autre. Avec un laconique « Je te rappelle, Brad » à son portable, il va d'un pas énergique fermer la porte, la verrouille et fait volte-face.

« On me dit que vous êtes un *agent de l'État chevronné*, c'est vrai ? attaque-t-il d'un ton accusateur, avec un accent de Glasgow soigneusement entretenu, après une inspection de pied en cap qui semble avoir confirmé ses pires appréhensions. *La tête sur les épaules*, quoi que cela puisse vouloir dire. Vingt ans de *vadrouille dans des contrées lointaines*, selon les RH. *La discrétion faite homme*, et aussi *de grandes qualités de sang-froid*. Quel CV ! Non que je croie forcément à ce qu'on me raconte ici.

– On me fait trop d'honneur.

– Et là, vous êtes consigné. Confiné à la caserne. Au rebut. Bloqué par la santé de votre femme. C'est bien cela ?

– Seulement depuis quelques années, monsieur le secrétaire d'État, corrige-t-il, ne goûtant guère ce “au rebut”. Dans l'immédiat, j'ai le plaisir de vous dire que je suis tout à fait libre de voyager.

– Et rappelez-moi, votre poste actuel, c'est... ? »

Il s'apprête à répondre en soulignant ses multiples responsabilités indispensables, mais le secrétaire d'État ne lui en laisse pas le temps :

« Oui, bref. Voilà ma question : Avez-vous déjà eu une quelconque expérience directe du travail des services secrets ? Vous personnellement, ajoute-t-il, comme s'il existait un autre “vous” qui soit moins personnel.

– Qu'entendez-vous par “directe”, monsieur le secrétaire d'État ?

– Des trucs de barbouze, quoi !

– Juste comme consommateur, hélas. Et encore, comme consommateur occasionnel. Du produit, pas des moyens de l'obtenir, si c'est ce que vous voulez dire, monsieur le secrétaire d'État.

– Même pas quand vous étiez en vadrouille dans des contrées lointaines, contrées dont personne n'a eu la grâce de me fournir la liste, d'ailleurs ?

– Hélas, les postes qui furent les miens outre-mer ressortissaient plutôt à l'économique, au commercial ou au consulaire, expliquait-il en recourant aux archaïsmes linguistiques dont il use quand il se sent menacé. Certes, il arrivait que nous ayons accès à un rapport secret, mais jamais d'une très haute classification, je me hâte de le préciser. Voilà toute l'étendue de mon expérience, j'en ai peur. »

Or le secrétaire d'État semble pour l'heure encouragé par ce manque d'expérience clandestine, car un sourire quelque peu suffisant se dessine fugitivement sur son large visage.

« Mais vous êtes un bon petit cheval, exact ? Inexpérimenté, certes, mais bon petit cheval malgré tout ?

– Eh bien, j'aime à le croire, reconnaît-il, un peu embarrassé.

– L'AT, vous connaissez ?

– Pardon ?

– L'antiterrorisme, enfin ! Vous connaissez ou pas ? répète-t-il comme s'il s'adressait à un demeuré.

– Je dois avouer que non, monsieur le secrétaire d'État.

– Mais vous n'êtes pas indifférent ?

– À quoi au juste, monsieur le secrétaire d'État ? demande-t-il le plus obligeamment possible.

– Au bien-être de notre patrie, cette question ! À la sécurité de nos concitoyens où qu'ils soient dans le monde. À nos valeurs fondamentales en ces temps d'adversité. Disons, à notre héritage, si vous préférez, précise-t-il, en crachant le mot comme une insulte faite aux Conservateurs. Vous n'êtes pas un de ces cryptococos mous du genou qui reconnaissent secrètement aux terroristes le droit de faire sauter la planète, par exemple ?

– Non, monsieur, je peux sereinement affirmer que tel n'est pas le cas », marmonne-t-il.

Mais le secrétaire d'État, loin de partager son embarras, enfonce le clou.

« Donc, si je vous disais que la mission extrêmement délicate que je pense vous confier implique d'ôter à l'ennemi terroriste

les moyens de lancer une attaque préméditée contre notre mère patrie, vous ne prendriez pas la porte à l'instant, j'en conclus ?

– Au contraire, je serais... euh...

– Vous seriez quoi ?

– Flatté. Honoré. Fier, pour tout dire. Mais un peu surpris, cela va de soi.

– Surpris de quoi exactement ? relève Quinn, l'air offusqué.

– Eh bien, sauf votre respect, monsieur le secrétaire d'État, pourquoi moi ? Je suis sûr que le Foreign Office ne manque pas de fonctionnaires dotés de l'expérience requise. »

Fergus Quinn, homme du peuple, s'éloigne pour aller à la baie vitrée et, avançant un menton agressif au-dessus de son nœud papillon, dont l'attache mord les bourrelets de chair sur sa nuque, contemple les graviers de Horse Guards Parade dorés par le soleil couchant.

« Si je devais en outre vous dire que, durant le restant de votre vie sur cette Terre, vous ne révélez ni par des paroles, ni par des actes, ni par aucun autre moyen, qu'une certaine opération antiterroriste a été ne serait-ce qu'envisagée, *a fortiori* exécutée... (agacé, il cherche un moyen de s'extraire du labyrinthe verbal dans lequel il s'est enfermé) ça vous branche, ou pas ?

– Monsieur le secrétaire d'État, si vous pensez que je suis votre homme, je serai heureux d'accepter cette mission, quelle qu'elle puisse être. Et vous avez ma promesse solennelle que je serai d'une discrétion absolue et perpétuelle », l'assure-t-il en s'empourprant, contrarié de voir ainsi sa loyauté mise en doute.

Les épaules remontées dans le plus pur style churchillien, Quinn reste dans l'encadrement de la baie vitrée, comme s'il attendait avec impatience que les photographes officiels aient achevé leur tâche.

« Il y a un ou deux *obstacles* à négocier, annonce-t-il à son reflet d'un ton sévère. Un *feu vert* à obtenir de certains grands pontes du quartier, ajoute-t-il en donnant un petit coup de sa tête de taureau en direction de Downing Street. Dès que nous l'obtiendrons, si nous l'obtenons et pas avant que nous l'ayons obtenu,

vous en serez informé. De ce jour-là, et pour aussi longtemps que je le jugerai nécessaire, vous serez mes yeux et mes oreilles sur le terrain. Pas d'enjolivures, compris ? Pas d'enfumage ou de flagornerie façon Foreign Office. Pas de ça avec moi, c'est clair ? Vous me direz la vérité toute nue, exactement comme vous la verrez. La vision objective du vieux professionnel que je vous tiens pour être. Entendu ?

– Entendu, monsieur le secrétaire d'État, confirme-t-il d'une voix qui semble lui parvenir d'un lointain nuage.

– Est-ce qu'il y a des *Paul* dans votre famille ?

– Pardon, monsieur le secrétaire d'État ?

– M'enfin, c'est pourtant simple, comme question ! Est-ce qu'il y a, dans votre famille, quelqu'un qui s'appelle *Paul* ? Oui ou non ? Un frère, un père, que sais-je ?

– Personne. Aucun Paul dans le paysage, désolé.

– Et pas de *Pauline* chez les femmes de la famille ? Une *Paulette*, ou autre ?

– Absolument aucune.

– Et *Anderson* ? Pas d'Anderson dans les parages ? Comme nom de jeune fille ? Anderson ?

– Là encore, pas à ma connaissance, monsieur le secrétaire d'État.

– Et vous êtes à peu près en forme, physiquement ? Une marche difficile en terrain accidenté ne vous mettra pas sur les rotules comme d'aucuns dans ces bureaux ?

– Je marche avec énergie et je jardine avec enthousiasme, répond-il, toujours depuis son lointain nuage.

– Un certain Elliot vous contactera. Elliot, ce sera votre premier signal.

– Elliot, c'est son prénom ou son nom de famille ? s'entend-il demander d'une voix apaisante, comme à un aliéné.

– Et comment je le saurais ? Il opère dans le plus grand secret sous l'égide d'une organisation connue sous le nom d'Ethical Outcomes. Ils sont nouveaux dans le secteur et déjà au top du top, si j'en crois certains experts.

– Excusez-moi, monsieur le secrétaire d'État, de quel secteur s'agit-il exactement ?

– Les sociétés militaires privées. Mais d'où sortez-vous, enfin ? C'est comme ça que ça marche aujourd'hui. La guerre est devenue une entreprise privée, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Les armées professionnelles, c'est fini. Trop de gradés, pas assez d'équipement, un général de brigade pour douze trousions sur le terrain, ça coûte un max. Allez donc bosser à la Défense pendant deux ans si vous ne me croyez pas !

– Oh, je vous crois, monsieur le secrétaire d'État, se récrie-t-il, ahuri par ce rejet en masse des armées de la Couronne, mais malgré tout désireux de ménager l'homme.

– Vous essayez de vendre votre maison, n'est-ce pas ? Harrow, quelque part par là ?

– Harrow, c'est bien ça, confirme-t-il sans plus s'étonner de rien. Le nord de Harrow.

– Pas de problèmes d'argent ?

– Oh non, aucun, Dieu merci ! s'exclame-t-il, soulagé d'être ramené sur terre ne serait-ce que temporairement. J'ai un peu d'argent à moi et ma femme a fait un modeste héritage qui comprend une propriété à la campagne. Nous envisageons de vendre la maison que nous occupons actuellement pendant que le marché est porteur, quitte à vivre à l'étroit jusqu'au déménagement.

– Elliot dira qu'il est intéressé par votre maison de Harrow. Il n'évoquera pas Ethical Outcomes ni quoi que ce soit d'autre. Il a vu l'annonce dans la vitrine de l'agence immobilière, il a regardé la maison de l'extérieur, elle lui plaît, mais il y a certains points dont il a besoin de parler avec vous. Il vous suggérera un lieu et une heure de rencontre et vous accepterez. C'est comme ça qu'ils fonctionnent, ces types. D'autres questions ? »

Pourquoi ? En a-t-il posé ?

« En attendant, vous jouez l'homme totalement normal. Pas un mot à qui que ce soit, ni ici ni chez vous. Compris ? »

Non, pas compris. Pas compris du tout, même. Mais un « Oui » franc et massif, quoique interloqué, et un souvenir pas très clair

de son retour chez lui ce vendredi soir après une visite à son club de Pall Mall pour se remettre de ses émotions.

* * *

Tandis que sa femme et sa fille papotent gaiement dans la pièce voisine, le tout nouveau Paul Anderson, penché sur son ordinateur, tape Ethical Outcomes dans son moteur de recherche. *Ethical Outcomes, SARL de Houston, dans le Texas ?* Faute d'autres informations, la réponse est oui.

Forte de sa toute nouvelle équipe internationale de géopolitologues hors pair, Ethical Outcomes vous propose des analyses innovantes, pointues et actualisées en matière d'évaluation des risques, que vous soyez une grande entreprise ou une entité nationale de tout premier plan. Nos atouts : fiabilité, rapidité et haute technicité. Protection rapprochée et négociation d'otages disponibles dès réception de votre demande. Pour obtenir un entretien personnalisé et confidentiel, contactez Marlon.

Adresse mail et numéro de boîte postale à Houston, au Texas. Numéro de téléphone vert pour obtenir votre entretien personnalisé et confidentiel avec Marlon. Pas de nom de directeur, de responsable, de conseiller ni de géopolitologue hors pair. Pas d'Elliot, prénom ou nom de famille. Ethical Outcomes a pour maison mère Spencer Hardy Holdings, multinationale avec des intérêts dans le pétrole, le blé, le bois, le bœuf, l'immobilier et le caritatif, mais qui finance aussi des églises évangéliques, des écoles religieuses et des missions bibliques.

Pour plus d'informations sur Ethical Outcomes, entrez votre code confidentiel. Comme il ne dispose pas d'un tel code et qu'il culpabilise déjà pour cette intrusion, il abandonne là ses recherches.

Une semaine passe. Chaque matin au petit-déjeuner, chaque jour au ministère, chaque soir en rentrant du travail, il joue dûment l'Homme Totalement Normal et attend l'Appel qui va ou ne va

pas venir, ou bien qui va venir au moment où il s'y attendra le moins, ce qui arrive très tôt un matin, tandis que son épouse dort toujours, assommée par les médicaments, et que lui, vêtu de sa chemise à carreaux et d'un pantalon en velours côtelé, s'active dans la cuisine à faire la vaisselle de la veille au soir en se disant qu'il doit absolument s'attaquer à la pelouse de derrière. Le téléphone sonne, il décroche, lance un joyeux « bonjour », et c'est Elliot, qui, comme de bien entendu, a repéré l'annonce dans la vitrine de l'agence immobilière et se dit très intéressé par la maison.

Sauf que son nom n'est pas Elliot mais *Illiot* à cause de son accent sud-africain.

* * *

Elliot fait-il partie de *la toute nouvelle équipe internationale de géopolitologues hors pair* d'Ethical Outcomes ? Possible, mais pas certain. Les deux hommes se retrouvent, à peine une heure et demie plus tard, dans un bureau impersonnel situé au milieu d'une petite rue étroite non loin des jardins de Paddington Street. Elliot porte un costume de ville très sobre, une cravate à rayures parsemée de minuscules parachutes et des bagues ornées de signes cabalistiques aux trois doigts centraux de sa main gauche manucurée. Crâne luisant, teint olivâtre, peau grêlée, carrure intimidante. Son regard, qui tantôt interroge son invité d'un coup d'œil charmeur, tantôt fuit vers les murs crasseux, reste indéchiffrable. Il parle un anglais si soigné qu'on le croirait soumis à une évaluation notée de son articulation et de sa prononciation.

Il sort d'un tiroir un passeport britannique presque neuf, se lèche le pouce et en feuillette les pages d'un geste autoritaire.

« Manille, Singapour, Dubaï, voilà quelques-unes des belles villes où vous avez assisté à des colloques de statisticiens. Vous comprenez, Paul ? »

Paul comprend.

« Si jamais un curieux assis à côté de vous dans l'avion vous demande ce qui vous amène à Gibraltar, dites-lui que c'est encore

un colloque de statisticiens. Et après, dites-lui d'aller se faire foutre. Gibraltar a une grosse activité de paris en ligne, pas toujours très nette, et les patrons de ces sociétés n'aiment pas que le petit personnel soit trop bavard. Maintenant, je dois vous poser une question, Paul. En toute franchise, avez-vous le moindre souci concernant votre couverture ?

– Eh bien, en fait, peut-être juste un, Elliot, oui, admet-il après mûre réflexion.

– Dites-moi, Paul. N'hésitez pas.

– C'est juste que je suis anglais et que, par ailleurs, je roule ma bosse au Foreign Office depuis un bon bout de temps... Alors, me rendre dans un territoire britannique en me faisant passer pour un autre Anglais que moi... eh bien, c'est un peu... euh... un peu limite, pour tout dire. »

Les petits yeux ronds d'Elliot reviennent se fixer sur lui sans cligner.

« Ne pourrais-je pas plutôt prendre le risque d'y aller en tant que moi-même ? Nous savons vous et moi qu'il va falloir que je reste discret. Mais si, contrairement à toutes nos prévisions, je tombe par hasard sur quelqu'un que je connais, ou plus exactement sur quelqu'un qui me connaît, au moins pourrais-je être qui je suis. C'est-à-dire, moi, au lieu de... »

– Au lieu de quoi exactement, Paul ?

– Eh bien, au lieu de me faire passer pour un statisticien bidon du nom de Paul Anderson. Qui va aller croire une histoire à dormir debout comme ça s'ils savent pertinemment qui je suis ? Je veux dire, franchement, Elliot..., embraie-t-il en sentant son visage s'empourprer malgré lui. Le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté dispose d'un énorme QG regroupant les trois corps d'armée à Gibraltar. Sans parler d'une grosse présence du Foreign Office. Et d'une station d'écoute gigantesque. Et aussi d'un camp d'entraînement des forces spéciales. Il suffit qu'un type à qui nous n'avons pas pensé sorte du bois et m'étreigne comme un vieux copain depuis longtemps perdu de vue et me voilà... euh... sabordé. Et en plus, qu'est-ce que j'y connais, moi, aux

statistiques ? Que pouic. Loin de moi l'idée de mettre en doute votre expertise, Elliot, et, bien sûr, je ferai ce qu'on attend de moi, mais je pose juste la question.

– C'est là tout ce qui vous tracasse, Paul ? s'enquiert aimablement Elliot.

– Oui, oui. Absolument. Je faisais juste la remarque. »

Et il voudrait ne pas l'avoir faite, mais, d'un autre côté, on ne peut pas jeter la logique par-dessus les moulins, non plus.

Elliot s'humecte les lèvres, fronce les sourcils et réplique dans un anglais aussi ampoulé que bancal :

« Paul, à Gibraltar, savoir qui vous êtes, tout le monde s'en tamponnera les amygdales tant que vous leur fourrez votre passeport britannique sous le pif et que vous ne faites pas de vagues. C'est un fait. Toutefois, si le pire devait arriver, ce qu'il est de mon devoir impérieux d'envisager, c'est vos couilles qui se retrouvent en première ligne. Imaginons que l'opération capote d'une façon que les experts qui l'ont organisée, auxquels je me targue d'appartenir, n'ont pas prévue. On va peut-être se demander s'il y avait quelqu'un dans la place. Et on va aussi se demander c'est qui ce branleur intello d'Anderson qui boudait dans sa chambre d'hôtel à lire des bouquins jour et nuit. Et on le trouve où, cet Anderson, dans une colonie pas plus grande qu'un putain de terrain de golf ? Si cela se produisait, j'imagine que vous seriez bien content de ne pas être celui que vous êtes en réalité. Alors, heureux, Paul ? »

Heureux comme un roi, Elliot. On ne peut plus heureux. Complètement sorti de mon élément, plongé dans un conte de fées, mais à fond avec vous. Sauf que, remarquant l'air quelque peu contrarié d'Elliot, il craint que le briefing détaillé qui va suivre ne démarre sur de mauvaises bases. Il se lance alors dans une opération de rapprochement :

« Dites-moi, Elliot, où se place un type hautement qualifié comme vous dans le grand ordonnancement des choses, si je puis me permettre sans être indiscret ? »

La voix d'Elliot prend les intonations du prêtre en chaire :

« Je vous remercie sincèrement pour cette question, Paul. Je

suis un guerrier, c'est ma vie. J'ai participé à des conflits majeurs ou mineurs, la plupart sur le continent africain. Au cours de mes exploits, j'ai eu le privilège de rencontrer un homme dont les sources de renseignements sont légendaires, pour ne pas dire ahurissantes. Ses contacts de par le monde lui parlent comme à personne d'autre parce qu'ils savent qu'il utilisera leurs informations pour promouvoir la liberté et les valeurs démocratiques. L'opération *Wildlife*, dont je vais maintenant vous révéler les détails, sort tout droit de son cerveau. »

Cette orgueilleuse déclaration entraîne la question évidente, quoique flagorneuse :

« Et peut-on vous demander, Elliot, si ce grand homme a un nom ?

– Paul, vous faites maintenant et à jamais partie de la famille. Je vous dirai donc sans réserve que le fondateur et le moteur d'Ethical Outcomes est un monsieur dont le nom, et je vous le dis sous le sceau du secret, est Jay Crispin. »

* * *

Retour à Harrow dans un taxi noir.

Elliot lui a dit : *À partir de maintenant, gardez tous les reçus.*
On paie le taxi, on garde le reçu.

Sur Google, on tape Jay Crispin.

Jay a dix-neuf ans et vit à Paignton, dans le Devon. Elle est serveuse.

J. Crispin, fabricant de vernis, est né à Shoreditch en 1900.

Jay Crispin auditionne mannequins, acteurs, musiciens et danseurs.

Mais de Jay Crispin, moteur d'Ethical Outcomes et cerveau de l'opération *Wildlife*, aucune trace.

* * *

Collé une fois de plus à la fenêtre trop grande de son hôtel-prison, l'homme qui devait se faire appeler Paul lâcha une kyrielle

exaspérée de grossièretés décousues, plus caractéristiques du monde moderne que de lui-même. *Putain*, puis *putain de bordel*, puis quelques autres *putain* balancés en rafale vers le portable posé sur le lit et suivis par une supplique – *sonne, salopiaux, sonne !* – pour finir par s’apercevoir que, quelque part dans sa tête ou en dehors, ce même portable avait renoncé à son vœu de silence pour lui répondre par un roucoulement exaspérant : *tim toum, toum tim, tim toum toum*.

Il resta près de la fenêtre, tétanisé par l’incrédulité. C’est le Grec adipeux et barbu de la chambre voisine qui chante sous la douche. Ce sont les fornicateurs de la chambre du dessus : il grogne, elle râle. J’hallucine.

Il n’avait plus envie que d’une chose : s’endormir et se réveiller quand tout serait fini. Sauf qu’il était déjà près du lit, le portable crypté collé à l’oreille, mais sans parler, mû par quelque aberrant instinct de sécurité.

« Paul ? Vous êtes là, Paul ? C’est moi, *Kirsty*, vous vous souvenez ? »

Kirsty, son ange gardien à temps partiel. Kirsty, qu’il n’avait jamais vue et ne connaissait que par la voix : mutine mais impérieuse, et le reste de sa personne, mystère. Parfois il s’était demandé s’il n’y décelait pas une trace d’accent australien, pour faire pendant à l’accent sud-africain d’Elliot. Parfois il s’était demandé quel genre de corps accompagnait cette voix, et parfois encore s’il y avait même un corps.

Déjà il percevait le ton plus tranchant de cette voix, l’urgence qu’elle transmettait.

« Ça va toujours, là-haut, Paul ?

– Tout à fait, Kirsty. Vous aussi, j’espère ?

– Prêt pour une sortie nocturne ? On va observer un peu les chouettes ? »

La passion pour l’ornithologie faisait partie de la couverture imbécile de Paul Anderson.

« Alors voilà les dernières nouvelles. On a eu le feu vert. C’est pour ce soir. Le *Rosemaria* a levé l’ancre et mis le cap

sur Gibraltar il y a cinq heures. *Aladin* a réservé chez le Chinois de la marina de Queensway pour une fiesta avec les invités qui sont à bord. Il va rester un peu, et puis s'éclipser tout seul. Son rendez-vous avec *Flambeur* est confirmé pour 23 h 30. Ça vous va si je vous prends à votre hôtel à 21 heures pile ? 9 heures pétantes, quoi. OK ?

– Quand est-ce que je retrouve Jeb ?

– Dès que possible, Paul, répondit-elle avec plus de nervosité dans la voix, comme chaque fois qu'ils prononçaient le nom de Jeb. Tout est prévu. Votre ami Jeb vous attendra. Mettez-vous en tenue d'ornithologue. Et ne quittez pas l'hôtel. D'accord ? »

Ils s'étaient mis d'accord là-dessus deux jours plus tôt.

« Prenez votre passeport et votre portefeuille. Faites bien vos bagages, mais laissez-les dans la chambre. Déposez votre clé à la réception comme si vous deviez rentrer tard. Et vous pouvez attendre dehors sur le perron, ça vous évitera de vous faire zyeuter par tous les groupes de touristes dans le hall.

– Parfait. C'est ce que je ferai. Bonne idée. »

Ils s'étaient déjà mis d'accord là-dessus aussi.

« Guettez un 4 × 4 Toyota bleu tout neuf. Une pancarte rouge sur le pare-brise côté passager indiquera CONFÉRENCE. »

Pour la troisième fois depuis son arrivée, elle exigea qu'ils vérifient la synchronisation de leurs montres, précaution qu'il estimait superflue en ces temps quartzifères jusqu'à ce qu'il se rende compte que lui-même en faisait autant avec le réveil sur son chevet. Encore une heure et cinquante-deux minutes.

Elle avait raccroché. Il était rendu à son isolement carcéral. Est-ce vraiment moi ? Oui, c'est moi. Le bon petit cheval. Sauf que là, il piaffe, le bon petit cheval.

Il scruta la pièce avec la perplexité du prisonnier, faisant l'inventaire de la cellule qui était devenue son chez-lui : d'abord les livres qu'il avait apportés et dont il n'avait pu lire une ligne, Simon Schama sur la Révolution française, la biographie de Jérusalem par Montefiore, qu'il aurait déjà dévorés tous les deux dans des circonstances plus propices, et le guide des oiseaux

méditerranéens qu'on lui avait remis de force ; puis son regard glissa vers son ennemi suprême, le Fauteuil qui Puait la Pisse, sur lequel il avait passé la moitié de la nuit précédente quand son lit n'avait plus voulu de lui. S'y asseoir derechef ? S'offrir un nouveau visionnage des *Briseurs de barrages* à la télé ? Ou bien le *Henry V* de Laurence Olivier ferait-il mieux l'affaire pour persuader le dieu de la Guerre d'endurcir son cœur de soldat ? Ou alors, pourquoi pas encore un peu de porno soft agréé par le Vatican pour ranimer les hormones ?

Il ouvrit d'un coup sec l'armoire branlante, en extirpa le sac à roulettes vert de Paul Anderson, couvert d'étiquettes de voyages, et entreprit de le remplir de tous les effets qui donnaient corps à l'identité fictive d'un statisticien itinérant passionné d'ornithologie. Puis il resta assis sur le lit à regarder le portable crypté se recharger, parce qu'il avait une peur irrépressible qu'il le lâche au moment crucial.

* * *

Dans l'ascenseur, un couple entre deux âges vêtu de blazers verts lui demanda s'il venait de Liverpool. Hélas, non. Alors est-ce qu'il faisait partie du groupe ? Non, je regrette. De quel groupe s'agissait-il ? Mais entre-temps, sa voix BCBG et son accoutrement excentrique de plein air avaient suffi à les convaincre de le laisser tranquille.

Arrivé au rez-de-chaussée, il plongea dans la stridente cohue des hommes : guirlandes et ballons verts, enseigne clignotante annonçant la Saint-Patrick, accordéon stridulant de la musique folklorique irlandaise, couples de danseurs replets coiffés de bonnets verts estampillés Guinness. Une femme ivre, le couvre-chef de guingois, lui attrapa la tête, l'embrassa sur les lèvres et l'appela son petit chéri.

Jouant des coudes et des excuses, il se fraya un chemin jusqu'au perron de l'hôtel, où quelques clients attendaient leurs voitures. Sous les étoiles voilées de la nuit méditerranéenne, il huma les

senteurs de laurier et de miel mêlées aux effluves de carburant. Il était vêtu selon les consignes reçues : grosses bottes, n'oubliez pas votre anorak, Paul, la nuit, la Méditerranée est fraîche. Et sur son cœur, protégé par la fermeture Éclair de la poche intérieure de son manteau, son portable hyper crypté. Il en sentait le poids contre son téton gauche, ce qui n'empêcha pas ses doigts d'aller vérifier furtivement.

Un 4 × 4 Toyota luisant avait rejoint la procession des véhicules qui arrivaient. Oui, il était bleu ; oui, il y avait sur le pare-brise, côté passager, une pancarte rouge indiquant CONFÉRENCE. Deux visages blancs à l'avant, celui du conducteur, un homme jeune à lunettes, et celui d'une fille athlétique qui sauta à terre avec l'aisance d'un marin expérimenté pour aller ouvrir la portière coulissante.

« Vous êtes bien Arthur ? » cria-t-elle dans un australien parfait.

– Non. Moi, c'est Paul.

– Ah, bien sûr, Paul. Suis-je bête ! Arthur, c'est le prochain arrêt. Je m'appelle Kirsty. Ravie de vous rencontrer, Paul. Allez hop, en voiture ! »

Échange scénarisé au préalable pour raison de sécurité. Typiquement surfait, mais tant pis. Allez hop, donc, et il se retrouva seul sur le siège arrière. Une fois la portière claquée, le 4 × 4 se fraya un passage entre les poteaux blancs pour gagner la route pavée.

« Je vous présente Hansi, lança Kirsty par-dessus le dossier de son siège. Il fait partie de l'équipe. "Toujours vigilant". Pas vrai, Hansi ? C'est sa devise. Tu dis bonjour au monsieur, Hansi ?

– Bienvenue à bord, Paul ! » le salua Hansi-toujours-vigilant sans tourner la tête.

Américain, peut-être, ou allemand. La guerre est devenue une entreprise privée.

Ils roulaient entre de hauts murs de pierre et il se repaissait de multiples impressions sonores et visuelles : le beuglement du jazz qui s'échappait d'un bar, les couples d'Anglais obèses qui éclusaient de l'alcool détaxé en terrasse, le studio de tatouage

qui exhibait un torse ouvragé au-dessus d'un jean taille basse, le salon de coiffure qui affichait des coupes années 60, le vieil homme voûté coiffé d'une kippa qui poussait un landau, la boutique d'antiquités qui vendait des statuettes représentant lévriers, danseurs de flamenco ou Jésus et ses disciples.

Kirsty s'était retournée pour l'examiner à la lueur des lumières qui défilaient. Elle-même avait le visage buriné, taché de son par le soleil du bush, et les cheveux bruns coupés court, presque cachés sous son chapeau de brousse. Pas de maquillage et rien dans le regard, ou plutôt, rien pour lui. La mâchoire enfoncée dans le pli du bras tandis qu'elle le jugeait. Le corps indevinable sous une ample saharienne matelassée.

« Vous avez tout laissé dans votre chambre comme convenu, Paul ?

– Tout dans mes bagages, comme convenu.

– Y compris le livre d'ornithologie ?

– Y compris le livre d'ornithologie. »

Ils enfilèrent une sombre ruelle traversée par des fils à linge. Volets décrépits, plâtres effrités, graffitis exigeant le départ des Rosbifs. Puis retour aux lumières éblouissantes de la ville.

« Et vous n'avez pas rendu la chambre ? Par erreur ou autre ?

– Le hall était plein à craquer. Je n'aurais pas pu même si j'avais voulu.

– Et la clé ? »

Zut, dans ma poche ! Mortifié, il la laissa tomber dans la main tendue et vit Kirsty la passer à Hansi.

« Allez, c'est parti pour la visite ! Elliot a dit de vous montrer le terrain pour que vous puissiez bien visualiser.

– Parfait.

– On est en train de monter vers Upper Rock, et au passage on a vue sur la marina de Queensway. Voilà le *Rosemaria* là-bas. Il est arrivé il y a une heure. Vous le voyez ?

– Je le vois.

– *Aladin* jette toujours l'ancre ici. Là, c'est le ponton privé dont il a l'usage exclusif ; il faut dire qu'il a des intérêts immobiliers dans la colonie. Il est encore à bord et ses invités sont

à la bourre, ils doivent se changer avant de débarquer pour leur petit dîner gastronomique au chinois. Tout le monde reluque le *Rosemaria*, alors vous pouvez y aller, mais détaché, hein ? Aucune loi n'interdit de jeter un regard détaché sur un yacht de luxe à trente millions de dollars. »

Était-ce l'excitation de la traque ? Ou juste le soulagement d'avoir été sorti de sa prison ? Ou la simple perspective de servir son pays d'une façon dont il n'avait jamais rêvé ? Quelle qu'en fût la cause, une bouffée de ferveur patriotique l'envahit quand des siècles de conquête impériale britannique s'offrirent à lui. Les statues d'amiraux et de généraux prestigieux, les pièces d'artillerie, les redoutes, les bastions, les vieilles pancartes de la DCA indiquant à nos stoïques défenseurs l'abri le plus proche, les soldats à l'allure de Gurkhas montant la garde, baïonnette au fusil, devant la résidence du gouverneur, les bobbies en uniforme trop ample : il se sentait leur héritier désigné. Jusqu'aux affreux stands de fish-and-chips ouverts dans d'élégants bâtiments espagnols qui saluaient le retour du fils prodigue.

Brève vision de canons et de deux monuments aux morts, l'un anglais, l'autre américain. Bienvenue à Ocean Village, canyon infernal d'immeubles dont les balcons de verre bleu sont censés figurer les vagues de l'océan. Arrivée dans une allée privée fermée par un portail et une guérite de vigile sans vigile. En contrebas, une forêt de mâts blancs, un débarcadère de cérémonie recouvert d'un tapis rouge, une brochette de boutiques chic et le restaurant chinois où se déroulerait l'élégant dîner d'*Aladin*.

Et au large, dans toute sa splendeur, le *Rosemaria*, illuminé par des guirlandes électriques. Les fenêtres du pont central étaient plongées dans l'obscurité ; derrière celles du salon, translucides, des costauds rôdaient entre des tables vides. Contre la coque, au pied d'une échelle en plaqué or, une élégante vedette pilotée par deux membres d'équipage en uniforme blanc attendait d'emmener *Aladin* et ses invités à terre.

« Pour faire simple, *Aladin* est un métis polonais naturalisé libanais, explique Elliot dans le petit bureau de Paddington. Per-

sonnellement, je l'ai surnommé le Polack démoniaque. C'est le marchand de mort le plus infâme et le plus cynique de la planète et l'ami intime des pires rebuts de la société internationale. L'article principal sur sa liste sera des Manpads, m'a-t-on laissé entendre. »

Des Manpads, késaco ?

« Aux dernières nouvelles, une vingtaine. Technologie dernier cri, résistance extrême, létalité redoutable. »

Pause, le temps qu'Elliot le chauve décoche un sourire supérieur assorti d'un regard fuyant.

« Manpad, c'est un acronyme qui signifie *man-portable air-defence system*, techniquement un système antiaérien portable si léger qu'un gosse pourrait s'en servir, Paul. Et c'est l'arme idéale si vous envisagez de descendre un avion civil. Voilà la mentalité de ces ordures d'assassins.

– Mais est-ce qu'*Aladin* les aura avec lui, Elliot, ces Manpads ? Le jour J ? À bord du *Rosemaria* ? demande-t-il en jouant les naïfs pour contenter Elliot.

– Selon les sources exclusives et fiables de notre chef, les Manpads en question font partie d'un gros stock de marchandises qui comprend ce qui se fait de mieux en matière de missiles antichars, de lance-roquettes et de fusils d'assaut haut de gamme sortis des arsenaux d'États félons aux quatre coins de la planète. Comme dans le célèbre conte, *Aladin* a planqué son trésor dans le désert, d'où le choix de son nom de code. Il en révélera l'emplacement au gagnant des enchères quand, et seulement quand, il aura conclu le marché, en l'occurrence avec *Flambeur* lui-même. Demandez-moi le motif de la rencontre entre *Aladin* et *Flambeur* et je vous répondrai qu'il s'agit de fixer les termes du contrat, les conditions de paiement en or et les modalités d'inspection des marchandises avant livraison. »

* * *

La Toyota avait quitté la marina et négociait un rond-point herbeux planté de palmiers et de pensées.

« Tous les garçons et les filles de mon âge se promènent dans la rue deux par deux », annonçait Kirsty à son portable d'une voix monocorde.

Des garçons ? Des filles ? Où ça ? J'ai raté un épisode ? Il avait dû lui poser la question, car elle crut bon de préciser :

« Deux groupes de quatre guetteurs attablés chez le Chinois qui attendent les invités d'*Aladin*. Deux couples de passants. Un taxi de service et deux motards pour quand il va filer à l'anglaise », débita-t-elle comme à un enfant qui n'a pas bien écouté.

Ils partagèrent un silence tendu. Elle pense que je suis de trop. Elle voit en moi le rond-de-cuir angliche qui ne connaît rien à rien et qu'on a parachuté là pour créer des difficultés.

« Alors quand est-ce que je retrouve Jeb ? insista-t-il une fois de plus.

– Votre ami Jeb vous attendra au lieu de rendez-vous à l'horaire prévu, comme je vous l'ai déjà dit.

– C'est la raison de ma présence ici, martela-t-il d'une voix trop forte, sentant la moutarde lui monter au nez. Jeb et ses hommes ne peuvent pas intervenir sans mon feu vert. C'est ce qui était convenu depuis le début.

– Nous sommes au courant, merci, Paul, et Elliot aussi. Plus tôt vous rencontrerez votre ami Jeb, plus tôt les deux équipes se parleront, plus tôt on pourra régler cette affaire et rentrer chez nous. C'est bon ? »

Il avait besoin de Jeb. Il avait besoin d'un compatriote.

La circulation s'était raréfiée. Les arbres semblaient plus petits par ici, le ciel plus vaste. Il regarda passer les monuments : l'église Saint-Bernard, la mosquée Ibrahim-al-Ibrahim au minaret baigné de lumière blanche, le sanctuaire Notre-Dame-de-l'Europe, tous gravés dans sa mémoire à force de feuilleter d'une main distraite la brochure graisseuse à l'hôtel. Au large, une armada de cargos au mouillage tout illuminés. Elliot lui souffle à l'oreille que *l'équipe amphibie opérera à partir du bateau mère d'Ethical*.

Le ciel s'était évaporé. Ce tunnel n'est pas un tunnel, c'est un puits de mine désaffecté, un abri antiaérien. Poutrelles tordues,